Un jour comme un autre... - 1/4

Le 11-Septembre est un jour "exceptionnel", un peu comme tous les jours de l'année. Tellement exceptionnel qu'il en devient même ordinaire.

"Le vent nous portera", cultissime single, joyau inestimable du groupe Noir Désir, a soulevé les masses et fait chavirer l'âme des mélomanes du monde entier, séduits par la pureté d'une composition originale qui marqua sensiblement les esprits désabusés par la tyrannie du n'importe-quoi-artistique. Rangeant dans les placards de l'histoire ancienne, leur colère et leur rage, les membres du groupe mythique offrirent presque cinq ans après leur dernier opus, un excellent album de musique qui contrastait avec la médiocrité confortablement installée dans les charts et autres hits par les majors. Le 11 septembre 2001 fut pour des milliers de fanatiques, un moment particulier gravé par la mélodie pudique et réservée, comme un murmure, d'un disque sans prétention qui pourtant allait faire basculer des existences entières dans quelque chose d'indicible. "Le vent nous portera" magnifié par le talent de Manu Chao a ouvert des univers nouveaux à des artistes perdus et désespérés de voir briller dans les cieux de la renommée, des usurpateurs incompétents encensés par une sorte d'aveuglement collectif. Les accords de L'Enfant roi, Des armes, poème fascinant de Léo Ferré, sont d'étranges sonorités qui agrémentent ce séjour sur terre malgré un monde A l'endroit à l'envers qui semble totalement Lost dans une spirale de violence inouïe. A regarder les flammes dévorées le béton et la chair humaine, spectacle morbide retransmis quasiment en direct, le présent est désormais Le Grand incendie qui s'écoute régulièrement dans les medias. Et l'on a beau écrire les plus belles allocutions pour la paix et répéter à qui veut bien nous écouter, "never again", mais à chaque regard échangé l'on s'offre un Bouquet de nerfs. Il y a sept ans, le 11 septembre 2001, sept ans que Noir Désir marquait de Son Style la scène musicale internationale, peignant dans des textes riches et intenses, Des visages des figures d'une époque deja mal dans sa peau. Un hymne à l'espoir pour être joué dans L'Appartement des angoisses humaines, un chuchotement en forme d'aveu d'impuissance face à la démesure des émotions et de la fragilité des rêves tués dans l'œuf. Le nouvel ordre musical de Noir Désir brisé dans son élan par les terribles évènements de Vilnius en 2003, reste en ce 11 septembre 2008, un vibrant appel à ceux qui refusent de se laisser emporter par le vent de ce qui convient de nommer respectueusement, la connerie.

Le jour du désespoir...

Ce 11 septembre, la mort ne vint pas du ciel, elle prit l'apparence des hommes en tenue, des bidasses ensanglantés qui marchèrent sur la démocratie et mirent à sac tout un pays. Qualifiant son action de "réaction nécessaire et urgente contre le désordre étatique", dans le but de "rétablir l'ordre et l'unité", la Grande Muette instaura la Terreur. La mort prit les traits de l'un des plus grands bouchers du XXème siècle, Augusto Pinochet. Ce 11 septembre 1973, le président Salvador Allende, démocratiquement élu et légitime, fut brutalement renversé par l'armée chilienne avec la bénédiction du parrain américain. A une période de guerre idéologique enragée entre les deux super puissances, les Etats-Unis et l'URSS, la désignation "populaire" d'Allende "le rouge" à la tête d'un pays à quelques encablures de l'Oncle Sam, ne pouvait pas être tolérée. Nixon abaissa le pouce, et sa tête tomba. La junte militaire prenant la peine de museler soigneusement toute opposition, dirigée par Pinochet s'offre l'éternité du pouvoir. Ainsi, en 1974 le général Augusto Pinochet devient le Chef Suprême du Chili. Il s'en suivra une oppression radicale de toutes les attitudes hostiles dans le cadre de l'opération Condor avec près de 3 300 morts et disparus, 150 000 personnes emprisonnées et 27 500 torturées, sans compter les 160 000 exilés politiques. Ce 11 septembre là fut également dramatique car s'écrivait en lettres de sang une page douloureuse de l'histoire des hommes, aujourd'hui jaunie par le temps impitoyable qui semble avoir raison de tout, même de la mémoire se perdant au fur à mesure que les cicatrices disparaissent. Les caravanes de la mort semant tristesses et douleurs se sont couchées dans le lit douillet de l'armistice et autres décisions "courageuses" allant dans le sens de la réconciliation nationale. Augusto Pinochet, timidement menacé par la justice internationale universellement reconnue comme étant à géométrie variable, brièvement inculpé pour génocide, terrorisme et tortures, est finalement mort paisiblement à l'age de

Un jour comme un autre... - 2/4

91 ans en décembre 2006. Auréolé par les nostalgiques des 17 années de violence soutenue, Pinochet reste, ironie de l'histoire, pour une partie non négligeable du peuple chilien, le "héros" chilien. Il donna au pays un certain rayonnement économique grâce aux politiques de reformes néolibérales. Le peuple connut les atrocités de l'autoritarisme mais avec du pain et de l'eau, le ventre plein et l'illusion du confort, certains ont transformé cette hémorragie libertaire permanente en âge d'or. C'est vrai que comparée au voisin argentin, la sanglante "rigueur" apparaît comme une "caresse", qui emporta tout de même dans l'autre monde des milliers d'hommes et de femmes.

Le jour de la victoire...

De petits groupes de jeunes gens, ivres, déambulent en chantant des balades à la mémoire de William Wallace. Ils hurlent des hymnes à la gloire de ce braveheart qui fit trembler les cousins anglais. En ce 11 septembre, Glasgow semble en effervescence, dans les "pub" se fête, non pas la victoire des Rangers, mais celle des guerriers écossais sur l'envahisseur anglais lors de la célèbre bataille du pont de Stirling. Les écossais se souviennent qu'un 11 septembre 1297, ils mirent en déroute l'armée du Comte de Surrey en lui infligeant une défaite mémorable lors de l'une des batailles historiques pour l'indépendance de l'Ecosse. Mais l'humiliation de Stirling ne suffit pas à faire plier les anglais. La preuve. L'Ecosse malgré un statut particulier et une relative autonomie reste toujours membre de cet ensemble connu sous le nom de Royaume Uni, les ambitions indépendantistes demeurent dans les cœurs et de nombreux écossais n'ont toujours pas renoncé à vivre un jour totalement libéré de cette soumission à l'Angleterre. Le très fragilisé Gordon Brown, conscient de la montée du sentiment indépendantiste a soumis récemment à la Chambre des Communes un projet de loi visant à élargir et à renforcer les pouvoirs du parlement écossais, une manière de couper l'herbe sous les pieds aux virulents prophètes du divorce à l'anglaise. A croire que plus de 700 ans après la bataille du pont de Stirling, la guerre n'est jamais terminée, elle a continué sous d'autres formes avec le même but, vivre libre. Ce 11 septembre là le mot Liberté résonna dans le ciel écossais pour ne plus jamais se taire.

Le jour de naissance d'un monstre...

"Il y a de nombreuses choses que nous ne souhaitons pas au monde. Ne faisons pas que les regretter. Changeons les." En lisant ces paroles pleines de sagesse, l'on pourrait se dire qu'elles sont l'œuvre d'un Prix Nobel de la Paix tellement on y trouverait du bon sens et une lucidité étonnante. Pourtant l'auteur de cette belle pensée n'est pas un de ces "anges" que l'académie suédoise aime à "couronner", bien que la citation mériterait d'être gravée sur le fronton des institutions internationales, des conférences et autres sommets mondiaux, sur les palais de marbre où sont enterrés les richesses du petit peuple. L'auteur, disais-je, de cette "illumination" est Ferdinand Marcos, un de ces "Néron" contemporains que l'Histoire sait nous fabriquer. Le "Commandant" Marcos dirigea la République des Philippines d'une main de fer durant une vingtaine d'années (1965 – 1986). Né un 11 septembre 1917, Ferdinand Marcos devint un brillant homme politique élu démocratiquement et porté par l'espoir de tout un peuple. Mais rapidement l'enfant prodige se transforma en vilain démagogue qui sous le prétexte d'instaurer la "Nouvelle Société" imposa aux Philippines une loi martiale pendant neuf années interminables caractérisées principalement par les exactions de l'armée et les excentricités du clan présidentiel. Parti avec de nobles intentions, Ferdinand Marcos va peu à peu dévier de sa trajectoire pour s'enfoncer dans la débauche, l'autoritarisme, la corruption généralisée, et l'instauration d'une sorte d'oligarchie locale. Foncièrement liberticide, le régime de Marcos fut celui de la relance économique commencée dans les années 1970 pour s'essouffler dans les premières années de la décennie 1980. Malgré un retour timide à la démocratie durant lequel il se fait re-élire président avec un score stalinien (91,4 %) en 1981, Ferdinand Marcos affaibli par une maladie qui le force à lâcher du leste, ne peut rien contre le mécontentement populaire aggravé par l'assassinat du leader de l'opposition Benigno Aquino en 1983. Trois années plus tard, tentant d'organiser des

Un jour comme un autre... - 3/4

élections, face à la grogne grandissante, pour se maintenir au pouvoir, il est renversé par un mouvement populaire soutenu par l'armée et fuit avec ses proches à Hawaï où il meurt en 1989. Pour une majorité de philippins, la célébration de la naissance ce 11 septembre de Ferdinand Marcos est un souvenir douloureux à l'instar de celui de Suharto en Indonésie, un "Messie" qui termina "Judas" du peuple, manquant l'occasion de faire de son pays une "grande nation" asiatique et s'érigeant en "modèle" de détournement de fonds, de népotisme et de "clannisation" du pouvoir. Un énième ratage vite rangé dans les archives de l'histoire.

Le jour de reflexion sur un titan...

Souvent l'Amérique fascine et intrigue, révulse et attire en même temps, une nation qui a su partir de pas grand-chose et profiter des boucheries mondiales pour s'affirmer comme LA puissance incontournable du XXème siècle. Pris en tenaille par une haine de plus en plus forte causée par les ravages d'un unilatéralisme violent, les Etats-Unis semblent ne pas vouloir comprendre le sentiment de lassitude qui gagne ces zones de déshumanisation où naissent les pires rancoeurs. Conscients d'être des titans dans un monde de nains, ils s'amusent à souffler le show grâce à la formidable machine hollywoodienne qui encore une fois durant cet été à embarquer la planète entière dans un alter-monde d'où surgissaient les sauveurs du monde, les "Hancock" et autres "Batman", drapés de la bannière étoilée. Que serait donc le monde sans l'Amérique ? Voilà le message subliminal porté par le cinéma yankee. Une manière de parler au reste de l'humanité mais de très haut. Indispensable Amérique, se dirigeant droit vers la sortie, elle a offert le show et soufflée le froid en ce début de siècle, douchant ainsi les ambitions des talibans et autres Saddam Hussein, boucs émissaires parfaits. Avec la crise géorgienne, on apprend de la bouche du candidat républicain Mc Cain qu'au XXIème siècle un pays ne saurait envahir un autre sous quelque prétexte que ce soit (on aura une petite pensée pour l'Irak). C'est Brian De Palma, ce réalisateur de génie et considéré comme le "digne" héritier d'Alfred Hitchcock, qui m'inspire le plus ce 11 septembre. L'homme qui déclara que "le cinéma ment 24 fois par seconde", est l'une de ces personnes qui vous ôtent le souffle par la densité et l'intensité d'un cinéma plongeant dans les vicissitudes sociétales. De Scarface aux Incorruptibles en passant par Blow Out, cet italo-americain né, comme par hasard, un 11 septembre 1940 a su démontrer tout son talent rappelant au passage le style de Dario Argento. Le regard que porte Brian De Palma sur l'Amérique est celui du questionnement, comprendre le "pourquoi du comment" afin d'extirper à cette société complexe des vérités enfouies. Les américains ont quelques fois du mal à se regarder en face, quand cela arrive c'est sous le prisme du gigantisme et de la démesure. Il faut que tout soit amplifié à l'infini, les joies comme les peines. La retenue est une faiblesse. Il faut soit cogner plus fort que les autres, soit s'effondrer plus bas que le reste. La guerre en Irak et la crise des "subprimes" sont autant d'exemples qui prouvent que l'Amérique n'a pas le sens de la mesure. En revoyant le Phantom of the Paradise de Brian De Palma et Independence Day avec Harry Connick Jr (un autre acteur américain né un 11 septembre 1967), l'on peut entrevoir le double aspect de l'originalité américaine tanguant toujours dangereusement entre "the best and the beast".

Le jour exceptionel mais ordinaire...

Le 11-Septembre est un jour "exceptionnel", un peu comme tous les jours de l'année. Tellement exceptionnel qu'il en devient même ordinaire. Préoccupée par une crise économique qui se fait de plus en plus pesante, par des craintes d'instabilité politique et les velléités guerrières affichées, l'humanité regarde passer sans sourciller, comme si de rien était. A quoi bon se souvenir que ce jour là, l'explorateur Henry Hudson découvre l'île de Manhattan ? C'était en 1609. Rappeler aux hommes d'aujourd'hui que le monde engendra, ce fameux 11 septembre, le pire mais crut en l'espoir. L'espoir incarné par Gandhi quand il lança le 11 septembre 1906 sa campagne de désobéissance civile et non-violente en Afrique du Sud, ce qui allait être servir par la suite pour botter le colon britannique hors de l'Inde. L'espoir né de la libération de la ville de Dijon, le 11 septembre 1944

Un jour comme un autre... - 4/4

et de la marche vers une Europe libérée de l'occupation allemande avec ses millions de morts. Un jour qui vit la naissance d'un groupe légendaire considéré comme le plus grand de tous les temps, les Beatles enregistrant les chansons Love Me Do et P. S. I Love You de leur premier album Please Please Me, le 11 septembre 1962. Déjà le 11 septembre 1994, un signe annonciateur vint du ciel, Franck Eugène Corder vola un avion et tenta de l'écraser contre la Maison Blanche. Tandis que quelques années auparavant, le même jour, le président américain George Herbert W. Bush déclarait en 1990 lors d'un discours historique, prononcé dans un contexte de guerre en Irak et soutenue par la "communauté internationale", que le monde était désormais régit par un "nouvel ordre mondial", juste au moment où le bloc soviétique effrité commençait à maudire ses Pères de la Nation comme Nikita Khrouchtchev, mort le 11 septembre 1971. Pour les misérables des tiers mondes, les sinistrés indiens et haïtiens luttant péniblement contre le déchaînement de la nature, le 11-Septembre c'est chaque jour, une souffrance quotidienne, en quelque sorte un jour comme un autre...